

La querelle de l'islamophobie : Pascal Bruckner face à Olivier Roy



Le débat Bruckner-Roy sur l'islamophobie, vu par Pep Montserrat. (©Pep Montserrat pour L'OBS)

C'est une bataille sémantique à travers laquelle se joue notre regard sur l'islam en France. Le politologue Olivier Roy a accepté de dialoguer sur la notion d'«islamophobie» avec l'essayiste Pascal Bruckner , qui publie «Un racisme imaginaire».



[Marie Lemonnier](#) Publié le [04 février 2017 à 09h05](#)

Islamophobie : littéralement «peur de l'islam». Depuis quinze ans, la notion divise la pensée française. Pour ceux qui en ont fait leur cheval de bataille (en particulier le CCIF, le Collectif contre l'Islamophobie en France), elle permet de désigner une nouvelle forme de racisme qui ne dit pas son nom. Pour ceux qui la contestent (Gilles Kepel, Caroline Fourest, Alain Finkielkraut...), elle est une construction des islamistes, une «*arme d'intimidation massive*», estime Pascal Bruckner, destinée à faire taire toute critique sur l'islam.

[Olivier Roy : «L'obsession de la guerre civile est d'une absurdité totale»](#)

L'auteur du «Sanglot de l'homme blanc» publie ces jours-ci un nouvel essai virulent, «Un racisme imaginaire» (*Grasset*), pour réprouber, voire bannir, l'usage du mot. Nous avons proposé au grand spécialiste de l'islam Olivier Roy - qui ne s'était jamais encore exprimé sur le sujet - de venir débattre avec lui. Si tous deux pointent les failles du concept, ils défendent deux visions diamétralement opposées des réalités qu'il recouvre et de l'évolution de l'islam dans nos sociétés. L'un nous prédit des heures toujours plus sombres, l'autre nous donne les raisons d'espérer une paix sociale. Entretien.

Pascal Bruckner, contrairement à ce que vous souteniez depuis 2003 à la suite de Caroline Fourest, vous ne situez plus l'origine du mot «islamophobie» chez les mollahs iraniens au

moment de la révolution islamique, mais à l'époque coloniale. Pourquoi réfutez-vous ce concept?

Pascal Bruckner. J'avais en effet défendu cette thèse, jusqu'à ce que paraisse le livre de Marwan Mohammed et Abdellali Hajjat, «Islamophobie. Comment les élites françaises fabriquent le “problème musulman”» (*La Découverte, 2013, et 2016*). Ceux-ci font état du terme dans des rapports d'administrateurs coloniaux des années 1910. «Islamophobie» et «islamophilie» sont donc deux expressions assez anciennes dans la tradition française.

Mais cela ne change rien au problème car le mot a été littéralement réinventé par les musulmans britanniques après l'affaire des «Versets sataniques», à la fin des années 1980. Il a été transformé en délit d'opinion pour accuser de racisme quiconque soutenait l'écrivain Salman Rushdie ou se permettait de critiquer l'islam. C'est sa renaissance sous forme de grief juridique qu'il m'a paru utile de dénoncer. Cette notion amalgame de manière scandaleuse deux réalités fort différentes: la nécessaire critique de la religion, de ses dogmes et de ses pratiques, et la persécution des croyants, qui est condamnable.

Si la France a longtemps hésité à utiliser le mot, il s'est répandu comme une traînée de poudre dans le monde anglo-saxon. Et il est désormais accepté par les médias, par toutes les organisations antiracistes, la Ligue des Droits de l'Homme... C'est donc une bataille en apparence perdue, mais que j'ai envie d'engager. Je voudrais qu'on suspende l'usage du terme ou qu'on l'emploie avec des guillemets, pour montrer que derrière l'accusation de racisme, il y a en réalité la volonté de rendre l'islam intouchable, au contraire de toutes les autres religions.

Olivier Roy. Si le terme «islamophobie» est passé dans le discours polémique, il n'a jamais été reconnu par les tribunaux et n'est pas près de l'être par le Parlement. On peut tout de même observer que si le but était de réduire au silence les contempteurs de l'islam, il est passablement raté! Quand vous trouvez dix unes du «Point» l'an dernier sur la «menace de l'islam», systématiquement accompagnées d'une image de femme en burqa, ça crée une atmosphère d'hostilité sans nuance. Et c'est ça qui domine les médias, pas la complaisance...

Personnellement, je n'emploie pas le mot «islamophobie» parce qu'il est ambigu. Il est largement construit par ses promoteurs comme un pendant de l'antisémitisme, et c'est en soi problématique, car ce qui manque à l'islamophobie, c'est justement l'histoire de l'antisémitisme. Cette différence de passé fait que l'on ne peut pas les penser en symétrie. Même si, je le maintiens, il y a des arguments utilisés pour dénoncer les musulmans aujourd'hui qui sont les mêmes que ceux qui l'ont été dans les années 1920 - je n'ai pas dit «1930» ou «1940» - pour dire que les juifs n'étaient pas assimilables.

Ensuite, le terme est trop ambivalent dans le glissement qu'il opère entre hostilité à la religion et racisme. Or il y a une tentative d'utiliser l'islamophobie pour réintroduire le délit de blasphème sous couvert d'antiracisme. Et cela n'est pas propre aux musulmans, certains chrétiens y sont très favorables (qui parlent de racisme antichrétien). L'Eglise catholique a tenté, par exemple, de faire condamner l'usage de la Cène dans les publicités.

« Islamophobie » est donc un mot conceptuellement creux et politiquement vain. En revanche, je ne censure pas son usage: ceux qui veulent l'employer en ont le droit. C'est cela, la liberté d'expression. Mais qu'un groupuscule de militants voulant l'imposer se fasse attaquer par vous, et par d'autres, ne fait qu'augmenter leur stature médiatique. Partant de rien, ils ne demandent que cela.

Etonnamment, vous voilà en grande partie d'accord sur les difficultés du terme...

O. Roy. Nous sommes d'accord, mais pas pour les mêmes raisons. Si je trouve qu'islamophobie et islamophilie sont deux mauvais concepts, c'est parce qu'ils contribuent à tout ramener à l'islam. Et c'est là que se trouve ma critique principale par rapport à Pascal Bruckner et à ce que j'appelle maintenant la pensée dominante - car il y a eu un renversement -, c'est l'islamisation de tout ce qui provient sociologiquement ou culturellement de l'immigration.

La droite évidemment, mais la gauche en particulier, qui était pro-immigration dans les années 1970-1980, n'a pas supporté de s'apercevoir, à partir de la fin des années 1980 et avec l'affaire du foulard de Creil, que les immigrés avaient fait des enfants dont certains se voulaient musulmans. Et depuis que le facteur religieux est apparu de manière autonome, tout est vu sous ce prisme. Comme lorsqu'on fait de la grenade lancée près de la mosquée de Clichy le déclencheur des émeutes de 2005, alors qu'il s'agit de la mort de Zyed Benna et de Bouna Traoré, après un énième incident avec la police. Tout comme il est absurde de traiter le Bondy Blog de Frères musulmans, ainsi que l'a fait Gilles Kepel!



©PEP MONTSERRAT pour L'OBS.

Portraits d'après photos: (Bruckner) Baltel/Sipa - (Roy) Astrid di Crollalanza/Le Seuil.

[Djihadisme : Olivier Roy répond à Gilles Kepel](#)

Justement, dans votre livre, Pascal Bruckner, vous dites votre adhésion aux thèses de Gilles Kepel sur la radicalisation de l'islam, qui fait du salafisme l'antichambre du djihadisme, contre la théorie de l'islamisation de la radicalité d'Olivier Roy. Pourquoi?

P. Bruckner. D'abord, je ne pense pas que nous incarnions la pensée dominante, nous sommes la pensée qui interroge, et celle-ci, hélas, est toujours minoritaire. Il n'est pas anormal que l'islam nous préoccupe puisque cette religion, dont peu se souciaient avant 1979, s'est imposée sur la scène mondiale de façon violente et que nous subissons à l'échelle du globe presque chaque jour des attentats.

Pour saisir l'attraction qu'exerce une idéologie islamique violente, il faut remonter à ce que des penseurs musulmans ont appelé dès la fin du XIXe siècle la «maladie de l'islam», c'est-à-dire une religion qui face à la modernité peine à se réformer et préfère donc verser dans la violence plutôt que dans l'autocritique.

Il faut comparer christianisme et islam, essayer de comprendre pourquoi, attaqué quatre siècles durant par la Réforme, les Lumières, la Révolution, la République, le catholicisme a fini par plier et convoquer Vatican II (1962-1965). Moment historique extraordinaire où l'Eglise a reconnu ses erreurs et ses crimes pour se consacrer à sa mission spirituelle, alors que l'islam a préféré s'engager dans la voie du raidissement dogmatique.

O. Roy. Seulement il a fallu des siècles à l'Eglise pour accepter le «modernisme»! Et on demande à l'islam de le faire en quarante ans. Qu'il y ait, par ailleurs, un intérêt à comparer les histoires de chaque religion, tout à fait. Mais dans l'histoire sanglante du christianisme, qui va des guerres de Religion aux massacres de civils approuvés par l'Eglise lors de la guerre d'Espagne, aucun historien sérieux ne songerait à incriminer le christianisme en tant que théologie.

[Faut-il vraiment réveiller le souvenir de la Saint-Barthélemy?](#)

Quant à l'islam, nous confondons une confrontation centrée sur le Moyen-Orient, dans la continuité des conflits coloniaux et de la chute de l'Empire ottoman, avec la question de la réelle sclérose de sa pensée théologique durant les derniers siècles. Les conflits du Moyen-Orient sont politiques, pas théologiques. Et vous l'écrivez vous-même, le pouvoir colonial a préféré maintenir cet islam traditionnel. Qui a refusé que la loi de 1905 s'applique en Algérie? Ce sont les colons, alors que l'association des ulémas, elle, y était favorable.

Le problème en Europe occidentale, c'est que l'immigration musulmane a été massivement une immigration de travail, c'est-à-dire une population qui s'installe sans ses élites. Et le drame du salafisme, c'est précisément la déculturation, c'est-à-dire un islam sans culture. C'est ce qui en fait une question essentielle de la seconde génération. Cette déconnexion religion-culture est anxiogène, donc potentiellement source de violence. Elle donne naissance à des hybrides.

Or un hybride, ça peut être un monstre, le burkini par exemple. Cela reste néanmoins du bricolage, on est dans le fragile sans cesse remis en question à un moment où la société elle-même est fragile. Mais, et j'insiste, ce n'est pas uniquement un problème d'islam.

Ce que le débat sur l'islam fait éclater - et qui est un débat réel, je ne le conteste pas -, c'est une crise civilisationnelle beaucoup plus profonde. Nous ne savons plus ce qu'est notre civilisation, et on est en train de réinventer ce qu'on croit être notre culture en l'appelant identité. Bien sûr, on se plante : la globalisation va un train d'enfer, avec ou sans islam, l'éducation est en crise, avec ou sans islam... Si Houellebecq est fasciné par l'islam - dire qu'il est islamophobe est un faux débat -, c'est que l'écrivain lui attribue une consistance culturelle et normative qu'il n'a pas ou n'a plus.

["Le livre de Houellebecq est beaucoup plus insidieux qu'une attaque contre l'islam"](#)

P. Bruckner. Oui, l'islam a été un révélateur, un symptôme autant qu'un problème. Il nous teste et nous met au défi. Il souligne les fragilités d'une société lancée depuis quarante ans dans une émancipation sans fin et qui, essoufflée par les libertés qu'elle s'est données, se demande, non sans raison, si la remise en cause de la famille, du couple, de l'amour, des divisions sexuelles traditionnelles n'est pas finalement l'équivalent d'un suicide.

Un Roger Scruton en Angleterre ou un [Michel Houellebecq](#), mais aussi les slavophiles russes autour de Vladimir Poutine et de l'Eglise orthodoxe nous disent, chacun à leur façon, que l'Occident a signé son arrêt de mort en voulant s'affranchir de toutes les traditions. C'est le grand débat entre conservatisme et progressisme, qui remonte au XIXe siècle, qui est un débat passionnant et tout à fait justifié.



©Pep Montserrat pour L'OBS

"On regarde le salafiste dans son trou, mais pas ceux qui font l'ascension sociale avec discrétion. Cela crée un malaise"

Vous n'approuvez cependant pas ce diagnostic selon lequel l'Occident va vers sa mort?

P. Bruckner. Non seulement je ne l'approuve pas, mais si l'on peut avoir peur de l'islam, en tout cas dans ses formes radicales, on peut aussi avoir peur pour l'islam, qui est menacé par ses propres intégristes. Le Moyen-Orient est en plein chaos. L'Irak est en conflit continu depuis une vingtaine d'années, la Syrie est en guerre, l'Egypte est en état d'insécurité, et la Tunisie, qui mène l'expérience la plus intéressante de démocratisation, est elle-même menacée par une guérilla à sa frontière avec la Libye. Le problème est donc mal posé quand on oppose un Occident faible à un islam fort.

Nous sommes beaucoup plus forts que nous ne le pensons, nous avons des ressources spirituelles, politiques, militaires. L'islam, lui, derrière une agressivité de façade, paraît plus fragile et peut-être même en train de se suicider. Cette vague de fanatisme et de terrorisme de la part de minorités violentes en France ou ailleurs est l'occasion de nous réveiller et de nous interroger sur nous-mêmes. C'est pourquoi j'en appelle à la résistance contre la pénitence et surtout contre l'esprit de collaboration qui gagne une partie de l'extrême gauche, trop heureuse d'avoir trouvé avec les «masses islamistes» un prolétariat de substitution pour continuer à contester le capitalisme.

Parler de décadence de la civilisation occidentale, c'est risquer d'entrer dans une prophétie auto-réalisatrice. On prête à l'islam, ou à un certain islam, le courage et la foi qui nous auraient abandonnés, sans voir d'abord que cette foi, quand elle existait en Europe sous la forme du christianisme, n'était pas toujours admirable: elle supposait l'asservissement de catégories entières de la population et pouvait nous entraîner dans les grandes boucheries du XXe siècle.

Cette ferveur que certains admirent chez les djihadistes ne relève pas de l'amour de Dieu ou de la bravoure mais du nihilisme.

[Michel Onfray décrète la "mort de l'Occident"](#)

O. Roy. Encore une fois, vous parlez des «masses islamistes» et musulmanes sans distinction... Il n'y a pas de «communautés» musulmanes, ni en Europe ni au Moyen-Orient, mais des populations plutôt amorphes: il n'y a aucun «parti musulman» en France, c'est un pur fantasme houellebecquien; on n'a jamais vu en France 100.000 «musulmans» dans la rue pour demander du halal ou des mosquées.

Il n'y a même pas un «vote musulman», malgré le soupçon permanent que l'on jette sur des candidats affublés d'un prénom musulman (après «Ali Juppé», le curieux «Farid Fillon»). Les «islamo-gauchistes» sont les premiers à déplorer de n'être qu'une poignée de militants, sans influence dans la gauche. Il y a un curieux effet de miroir entre victimes de droite (les valeurs menacées de l'Occident) et victimes islamo-gauchistes incapables de «conscientiser» les masses dont ils se réclament.

A écouter ceux qui parlent de l'islam aujourd'hui, il y aurait deux musulmans types en France: le jeune de banlieue et l'imam barbu. Le paysage est tout de même infiniment plus compliqué que cela! Que faites-vous des classes moyennes musulmanes? Des médecins, des avocats, des professeurs des écoles...? Tout un processus d'intégration s'est fait. La culture dominante s'impose, ce n'est pas vrai du tout qu'elle est rongée de l'intérieur par un islam qui serait conquérant. Et elle s'impose avec toutes ses stratégies d'évitement, de reconstruction.

Le voile est interdit à l'école, les filles prennent une jupe longue, la directrice dit non, et petit à petit le signe religieux se dilue... C'est ça que j'appelle le formatage. On ne veut pas voir ces dynamiques. On regarde le salafiste resté dans son trou, mais pas ceux qui font l'ascension sociale avec discrétion. Cela crée un mal-être chez beaucoup de musulmans plus ou moins croyants, qui pourraient dès lors être preneurs du concept d'islamophobie.

[Yves Lacoste, ex-héros de la géographie, est devenu islamo-paranoïaque](#)

P. Bruckner. Je n'ignore rien de la réussite d'une certaine bourgeoisie d'origine maghrébine en France, ce qui devrait d'ailleurs nous interdire de «victimiser» les musulmans. D'une certaine façon, l'intégration républicaine a réussi, en effet. Je repartirai de l'étude faite par l'Institut Montaigne en septembre dernier.

Celle-ci montre qu'une grande majorité des musulmans sont des citoyens comme les autres, qui partagent les mêmes idéaux que toutes les classes moyennes françaises, la religion n'étant pour eux qu'une simple pratique privée. Mais elle révèle aussi que 28%, une majorité de jeunes, pensent que la loi divine est supérieure à la loi républicaine, qu'il faut imposer la charia... Il y a là un potentiel de rébellion ou de sécession qu'il ne faut pas négliger. Dans le livre de Davet et Lhomme «Un président ne devrait pas dire ça...», François Hollande lui-même s'alarme d'une possible «partition» de la France.

O. Roy. Dans le questionnaire que vous citez, la question n'est pas «Faut-il imposer la charia?», mais «La loi islamique est-elle plus importante que la loi de la République?». Et ce n'est pas la même chose. Le gros problème, c'est qu'on suppose tout de suite que quelqu'un qui dit «La loi de Dieu est supérieure à la loi des hommes» est automatiquement un fondamentaliste ! Il y en a, bien sûr, parmi ces 28%.

Mais, et c'est cela que les laïques ont de plus en plus de mal à comprendre, un croyant peut très bien avoir intériorisé la pratique laïque, c'est-à-dire l'obéissance aux lois de la République, tout

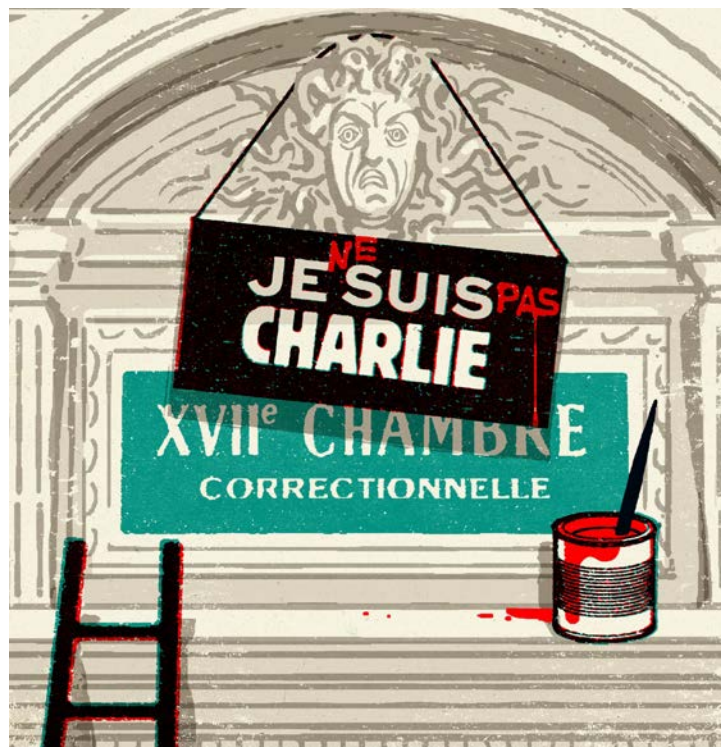
en considérant que pour lui il existe un ordre spirituel supérieur en dignité et en importance à l'ordre temporel. C'est aussi ce que dit le pape tous les jours. Établir une hiérarchie ne signifie pas obligatoirement refuser la loi des hommes.

Il est vrai qu'il y a des salafistes qui prônent la sécession, de même qu'il y a des loubavitch qui pensent qu'il ne faut pas se socialiser hors de leur communauté. On voit aussi avec la Manif pour tous l'émergence d'une communauté catho qui se construit comme telle. Les Veilleurs, qui dévident leur chapelet devant les mairies, sont dans la loi de Dieu. Le repli, ce phénomène d'auto-isolation d'une communauté de foi, existe dans les trois religions. Ce n'est cependant pas ce qui progresse le plus.

"Je choisis librement de me voiler" : les limites du "féminisme religieux"

P. Bruckner. Il y a quand même une différence fondamentale entre les uns et les autres; on n'a jamais vu un militant de la Manif pour tous aller poignarder un député de gauche ou un catholique égorger un imam dans sa mosquée! Alors que critiquer l'islam, être accusé d'islamophobie vous expose désormais non seulement à un procès, mais au risque de la mise à mort. L'attentat contre «Charlie» est en ce sens un avertissement solennel. C'est là où, me semble-t-il, le concept d'islamophobie est en porte-à-faux.

Le CCIF et son directeur, Marwan Muhammad, décrivent notre pays comme une nation raciste qui traiterait les musulmans comme les nazis ont traité les juifs. Je trouve au contraire qu'après «Charlie», le Bataclan et Nice nous avons réagi de manière extrêmement civilisée. Il y a eu des actes antimusulmans mais aucun de ces règlements de comptes abjects qui ont suivi aux Etats-unis l'attentat du World Trade Center. Les Français ne sont pas tombés dans le piège de la guerre civile que nous tendaient les islamistes.



©Pep Montserrat pour L'OBS

Pensez-vous, comme l'a dit Manuel Valls, que le salafisme soit en train de gagner la bataille idéologique de l'islam?

P. Bruckner. Je me référerai au penseur tunisien Hamadi Redissi, dans son livre «le Pacte de Nadjd». Il y explique que l'islam sectaire est petit à petit en train de devenir l'islam majoritaire.

Si l'islam politique l'emportait partout, du Maroc à l'Indonésie, cela voudrait dire que nous n'avons eu qu'un avant-goût de ce qui nous attend. Non seulement l'islam se définirait contre un Occident qui a fait de la liberté, de l'égalité et de l'esprit critique ses fondements, mais il accentuerait ses déchirements internes.

O. Roy. La salafisation existe, elle s'est étendue, mais enfin il ne faut rien exagérer non plus, elle est très largement minoritaire ! On voit au contraire aujourd'hui se développer un islam plus ouvert. En Tunisie, le comportement du parti Ennahdha, qui a inscrit dans la Constitution le principe de liberté de conscience, montre comment les islamistes eux-mêmes évoluent. Et, d'une certaine façon, je crois qu'en France nous sommes en train de construire une paix religieuse avec l'islam.

[Boualem Sansal : le kamikaze](#)

"La France n'autorise pas l'indifférence religieuse. Elle n'opprime pas les musulmans, elle les libère"

Les récents attentats n'en font pas une évidence. Sur quoi vous basez-vous pour dire cela ?

O. Roy. Justement sur le fait que Daech, par des attentats incompréhensibles, symboliquement insensés, dépolitise la revendication islamique. Si, le 11-Septembre, certains ont pu dire «On en a rêvé, Al-Qaida l'a fait», Nice provoque une totale incompréhension. Avec Daech, on a une autodestruction du concept même de califat. S'il tient encore, c'est simplement parce que ses ennemis préfèrent anticiper le moment où ils vont tous se battre entre eux pour occuper le vide laissé par lui. C'est dramatique, et c'est le vrai enjeu du Moyen-Orient.

P. Bruckner. On touche là au différend qui m'oppose à Olivier Roy depuis longtemps. Vous supposez le problème résolu, alors qu'il ne fait que commencer. C'est la thèse de votre livre «l'Echec de l'islam politique», paru en 1992. Je perçois chez vous le syndrome du spécialiste tellement amoureux de son objet d'étude qu'il ne peut tolérer la moindre critique à son égard. Je pense pour ma part que nous n'en sommes qu'au tout début du fanatisme islamiste, qui a deux armes à sa disposition: la terreur et la prédication, comme le dit le théologien des Frères musulmans Al-Qaradawi. Au fond, les terroristes sont simplement l'avant-garde des fondamentalistes.

[La stratégie de la mouche : pourquoi le terrorisme est-il efficace ?](#)

O. Roy. Je m'oppose totalement à cette idée. Les terroristes ne sont pas plus l'avant-garde des fondamentalistes que le salafisme n'est le sas d'entrée dans le djihadisme. Encore une fois, le salafisme existe, ce n'est pas une illusion d'optique, mais le terrorisme oblige les salafistes à choisir leur camp. Que certains choisissent Daech, oui, mais le recrutement de Daech ne se fait pas là. C'est ma grande opposition avec Kepel et d'autres.

Nous sommes dans un moment de dissociation: soit on s'enferme dans le système salafi, soit on négocie. Et la négociation peut prendre de nombreuses formes, parmi lesquelles la renonciation à la croyance. Car si le salafisme progresse, l'athéisme également. La sécularisation, la fatigue du religieux atteint aussi les musulmans. Le sujet de la réforme théologique, qui était tabou il y a dix ou quinze ans, ne l'est plus. Ce qui disparaît en revanche, c'est l'islam culturel.

P. Bruckner. Il est vrai que le terrorisme contient en lui-même le mécanisme de sa propre destruction, mais il sait renaître de ses cendres. Surtout, il ouvre la voie à l'intégrisme et participe à la transformation de la société. [Daech](#) va être vaincu, mais ses idées triompheront. Il aura, tout comme Al-Qaida, préparé le terrain à la régression obscurantiste. Ce pourquoi, si

l'on peut manifester un optimisme de détail comme vous le faites, le tableau d'ensemble est sombre.

Puisque nous ne pouvons agir qu'à l'échelle nationale, notre grand pari, c'est de faire des musulmans français des Français comme les autres qui ont le droit de croire, mais aussi de ne plus croire, de se convertir sans être menacés de mort pour apostasie, ou d'avoir une pratique religieuse intermittente comme les juifs ou les chrétiens. La France est haïe par les islamistes parce qu'elle autorise l'indifférence religieuse. Elle n'opprime pas les «musulmans», elle les libère du carcan de la coutume, de l'assignation identitaire, du poids de la religion dans ce que celle-ci peut avoir d'oppressant quand elle n'est pas librement choisie. Mais, pour gagner ce pari, il faut se battre sans relâche contre cette imposture sémantique qu'on appelle l'islamophobie.

O. Roy. Il y a bien une réaction conservatrice, mais elle n'a pas grand-chose à voir avec la charia: c'est tout simplement une tentative de verrouiller la véritable libéralisation des esprits qui touche les sociétés musulmanes et dont le printemps arabe était un symptôme. Ce ne sont pas les islamistes qui ont relancé les procès contre les homosexuels en Egypte, en Tunisie et au Maroc, mais bien les régimes laïques autoritaires.

Cette réaction conservatrice est du même ordre que ce que l'on voit en Russie ou en Pologne; elle rejoint aussi la plainte sur la dissolution des mœurs qui parcourt l'Europe et que vous mentionniez. A cela il faut bien sûr opposer la liberté, mais toutes les libertés, y compris la liberté religieuse. Voir dans les croyants très pratiquants des fanatiques ou des aliénés revient à imposer une laïcité à la fois autoritaire, peu sûre d'elle-même et incapable de comprendre la foi.

[“Le retour du sacré en politique, c'est la mort de la démocratie”](#)

Effectivement, je revendique mon optimisme car la crise accélère le formatage de l'islam, c'est-à-dire la dissociation de l'islam avec la culture d'origine et sa reformulation dans un contexte européen et français. Mais l'islam n'est que la partie la plus visible et la plus explosive d'une reformulation générale du religieux dans un Occident profondément sécularisé. Le problème, c'est que la crispation sur l'islam entraîne une réaction «religiophobe».

C'est d'ailleurs pourquoi je ne crois pas que François Fillon ou un autre puisse véritablement rechristianiser la France. Au contraire, s'il fait quelque chose en ce sens, il va contribuer à renfermer le [christianisme](#) dans l'identitaire, soit cela même qui tue le religieux. Si on met des crèches dans toutes les mairies pour affirmer l'identité chrétienne, et spécifiquement catholique, de la France, on participe à ce que fait Robert Ménard à Béziers: on folklorise la [religion](#).

Propos recueillis par Marie Lemonnier

Olivier Roy, bio express

Politologue spécialiste de l'islam, Olivier Roy est professeur à l'Institut universitaire européen de Florence. Il est l'auteur de «L'Islam mondialisé» (2002), de «la Sainte Ignorance» (2008), et, sur son parcours, d'«En quête de l'Orient perdu» (2014). Il a récemment publié «le Jihad et la Mort» (Seuil, 2016). A paraître le 13 avril 2017, chez le même éditeur: «Et tout ça devrait faire d'excellents Français», un dialogue sur les quartiers avec l'élue de Dreux Naïma M'Faddel.

Pascal Bruckner, bio express

Pascal Bruckner est romancier et philosophe. Il a publié «Lunes de fiel» (1981), adapté au cinéma par Roman Polanski, et «les Voleurs de Beauté» (prix Renaudot 1997), ainsi que les essais «le Sanglot de l'homme blanc» (1983) et «la Tyrannie de la pénitence» (2006). Il publie aujourd'hui «Un [racisme](#) imaginaire. Islamophobie et culpabilité», aux Editions Grasset.